



Rubrique dirigée
par Baptiste Touvey

EN LIBRAIRIE SÉLECTION

Dernières traductions



Books

THÉOLOGIE DU SUICIDE

Atteint de la maladie de Parkinson, un religieux en rupture de ban repose la question de la mort volontaire.



LE LIVRE > *La Mort heureuse*, de Hans Küng, traduit de l'allemand par Jean-Louis Schlegel, Seuil, 144 p., 15 €, à paraître le 3 septembre.

À 87 ans, le grand théologien Hans Küng (collègue d'un certain Joseph Ratzinger à l'université de Tübingen) n'en est pas à sa première critique des positions officielles de l'Église. Mais cette défense de l'euthanasie, dans ce qui pourrait être son dernier livre, est d'autant plus bouleversante que l'auteur, atteint de la maladie de Parkinson, l'a annoncé : le moment venu, il sollicitera sans doute une aide pour mourir. En 1955, son frère a succombé à une tumeur au cerveau, après plusieurs mois de déchéance, à l'âge de 23 ans. Cinq décennies plus tard, c'est son ami, le grand intellectuel Walter Jens, qu'une maladie neurodégénérative a rendu méconnaissable. Hans Küng s'est promis de ne pas mourir comme eux. « Il s'insurge contre les théologiens qui font du Christ souffrant un modèle, et voudraient que chaque chrétien éprouve dans son propre corps l'agonie douloureuse de Jésus », écrit Bernhard Lang dans le *Neue Zürcher Zeitung*. Küng rappelle qu'au temps des persécutions, se suicider pour éviter de trahir ses frères chrétiens sous la torture était jugé héroïque. La condamnation du suicide ne remonte qu'à saint Augustin.

LUANDA BRÛLE-T-ELLE ?

Un roman décrit avec humour et poésie la déchéance morale de la capitale angolaise, lancée dans une modernisation effrénée.



LE LIVRE > *Les Transparents*, d'Onjaki, traduit du portugais (Angola) par Danielle Schramm, Métailié, 368 p., 21 €.

« L'immeuble comptait sept étages et respirait comme une entité vivante. » Dans *Les Transparents*, Onjaki raconte le quotidien des habitants d'une résidence de Luanda, microcosme d'un Angola qui passe brutalement de sa culture traditionnelle à la modernité, du marxisme-léninisme des années 1980 au capitalisme sauvage des années 2000. Dans cette tour de béton du quartier de Maianga, dans le centre de la capitale, vivent ou passent Odonato, nostalgique de la Luanda d'autrefois, et sa fille Amarelinha, brodeuse de perles que convoite le jeune Marchand-DeCoquillages, toujours annoncé par le bruit de son sac de marchandise. Il y a aussi MariaComForça, qui vend du poisson grillé, et son mari, qui monte une salle de cinéma muet sur le toit-terrasse de l'immeuble ; et puis il y a un ancien ministre, un journaliste, un colonel, une secrétaire ou encore le Facteur, qui réclame une Mobylette à toutes les autorités possibles et imaginables. Ce sont eux, les « Transparents », les sans-voix qui tentent de survivre dans une Luanda en pleine effervescence, perpétuellement en travaux, obsédée par le pétrole et l'argent ; une ville où le pro-

grès se traduit par toujours plus de béton, de routes, de ponts, mais jamais par de véritables politiques urbaines, encore moins par des politiques culturelles ou de santé publique.

Tous ces personnages se retrouvent et se croisent autour de la source d'eau – ou plutôt la fuite intarissable – qui s'est ouverte au rez-de-chaussée et jaillit à flots. Ils échangent et parlent de leurs vies, de leurs rêves, de leurs souvenirs de la guerre, de leurs espoirs d'avenir, pour eux-mêmes et pour le pays. Car « parler de Luanda, c'est aussi parler de l'Angola », écrit Raquel Ribeiro dans *Público*. « C'est évoquer les migrations intérieures, en différents dialectes, évoquer les privations et les difficultés de certains, le luxe et les extravagances des autres, la corruption et le pouvoir. » Dans les *Transparents*, conclut la

critique littéraire du quotidien lisboète, Onjaki dénonce « la déchéance morale de Luanda, fille de la mondialisation et des jeux de pouvoir ». « À Luanda, on n'a plus de temps pour penser, explique l'écrivain dans un entretien accordé au *Público* : ou bien tu es coincé dans les embouteillages pour rentrer chez toi, ou bien tu es coincé dans les embouteillages pour aller au travail, ou bien tu t'inquiètes de savoir comment gagner plus d'argent pour vivre dans cette ville extrêmement chère. Personne ne s'arrête jamais pour réfléchir à ce que doit être la ville, tenter de la réinventer, questionner ce que nous tous, citoyens de Luanda, voulons pour elle, non seulement du point de vue politique et social, mais aussi du point de vue de l'écologie, de l'architecture et de l'aménagement de l'espace public. » □



Les héros du dernier roman d'Onjaki tentent de survivre dans une Luanda perpétuellement en travaux, obsédée par le pétrole et l'argent. © ALFREDO D. AMATO/PANOS/REA